

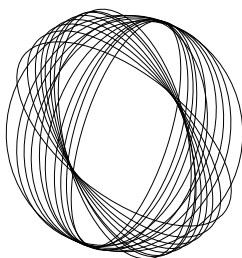
DU MONDE ENTIER

RODRIGO BLANCO CALDERÓN

DE L'AMOUR DES CHIENS

ROMAN

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (VENEZUELA)
PAR ROBERT AMUTIO



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

THE NIGHT, 2016

Du monde entier

RODRIGO BLANCO CALDERÓN

DE L'AMOUR
DES CHIENS

roman

*Traduit de l'espagnol (Venezuela)
par Robert Amutio*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

SIMPATÍA

© Rodrigo Blanco, 2021.

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

*Pour ma sœur Gabriela,
l'ange des chiens abandonnés*

SYMPATHIE

Du lat. *sympathia*, et celui-ci du gr. συμπάθεια, *sympáttheia*, « communauté de sentiments ».

1. f. Inclination affective entre personnes, généralement spontanée et mutuelle.
2. f. Inclination affective envers des animaux ou des choses, et celle que l'on suppose chez certains animaux.
3. f. Façon d'être et caractère d'une personne qui la rendent attirante ou agréable aux autres.
4. f. *Biol.* Relation d'activité physiopathologique entre des organes sans connexion directe.
5. *Phys.* Relation entre deux corps ou systèmes qui fait que l'action de l'un induit le même comportement en l'autre.

*I would like, to begin with, to say that though
parents, husbands, children, lovers and friends are
all very well, they are not dogs.*

ELIZABETH VON ARNIM

Un grand chien te suit,
Le chien fidèle et lent de notre éloignement.

VICENTE GERBASI

Le jour où sa femme quitta le pays, Ulises Kan décida de se trouver un chien.

En envisageant tout selon la perspective singulière, impitoyable, qu'offre un mariage quand il prend fin, cela avait un sens. Avant de se marier, il l'avait prévenue qu'il ne voulait pas d'enfants. Paulina avait répondu qu'elle était allergique aux chiens.

Martín, son beau-père, lui révéla lors de leur première conversation, peu après la lune de miel, que sa fille n'était allergique ni aux chiens, ni à la poussière, ni à rien.

— À la rigueur à la joie, comme la mère, qu'elle repose en paix.

Il avait lâché ça puis avait ri aux éclats. Ulises fit un effort pour rire lui aussi, mais le vieillard fut pris d'une telle quinte de toux qu'il crut que sa dernière heure avait sonné.

— Bien sûr qu'on peut vivre sans chiens, mais ce n'est pas obligatoire, dit-il quand il eut retrouvé son souffle.

À partir de ce jour, Ulises avait su que son mariage était condamné à l'échec. Maintenant qu'il surfait sur Internet à la recherche d'informations sur les refuges qui proposaient

des chiens à l'adoption, il s'aperçut que Martín avait raison. Il avait eu raison dès le début.

Son beau-père était un homme « foutrement beau ». C'est comme ça qu'il le décrivait pendant ses conversations imaginaires avec certains amis. Quand le dernier d'entre eux s'installa à Buenos Aires, Ulises se retira de leur groupe WhatsApp.

C'est comme ça que ceux d'entre nous qui restent partent, pensa-t-il.

La beauté de son beau-père rappelait celle d'Alain Delon. Ulises avait l'impression que non seulement Martín était conscient de cette ressemblance, mais qu'il la cultivait même en secret. Le fait d'avoir été abandonné petit, la haine envers les enfants et les femmes, le souvenir idyllique du temps où il avait servi dans l'armée, le cimetière des chiens dans le jardin de la maison, cette dépendance à la solitude qui augmentait à mesure que sa fin approchait. Tous les traits distinctifs et peu connus de la vie d'Alain Delon faisaient écho en lui.

Il avait fait le rapprochement le jour où ils avaient vu ensemble un documentaire diffusé à l'occasion du cinquantième anniversaire du *Guépard*, de Luchino Visconti. Delon était interviewé dans le quartier de Palerme où se trouvait le palais Gangi, dans lequel avait été tournée la célèbre scène du bal.

— Jamais il n'y a eu autant de beauté réunie : Alain Delon, Claudia Cardinale et Burt Lancaster, dit Martín, comptant la distribution sur ses doigts, comme s'il énumérait la composition du SSC Napoli de 1987.

Ulises pensa que dans la vie de son beau-père, dans quelque pièce somptueuse du passé, il devait y avoir une Claudia Cardinale.

Quand il l'interrogea, Martín soupira :

— Tu dis vraiment des conneries, Ulises. Bien sûr que j'ai une Claudia Cardinale. Et je sais que toi aussi. Mais même s'il n'a jamais eu une Claudia Cardinale, un homme pourra toujours voir Claudia Cardinale, dit-il en désignant l'écran. Tu comprends ce que je veux dire ?

Ulises acquiesça mais n'était pas sûr d'avoir compris.

Il ne savait pas pourquoi son beau-père avait cessé de parler à ses enfants. Paulina non plus et, même si elle affirmait avoir surmonté la situation, dans le fond, la rancune la consumait à petit feu. Ulises était arrivé jusqu'à lui à force d'insistance. Il trouvait scandaleux de ne pas connaître son beau-père. Elle avait esquivé sa demande jusqu'au jour où, excédée, elle l'avait conduit devant une maison jouxtant le parc Los Chorros, tout au bout d'une impasse en pente. Ulises n'était allé qu'une fois dans ce parc du nord-est de Caracas, l'un des plus anciens de la ville, célèbre pour ses cascades et ses puits. La famille Khan l'avait emmené pique-niquer et fêter la nouvelle de la grossesse de la dame. « Tu vas avoir une petite sœur », lui avait-on dit en se forçant à sourire. Ulises se rappelait le silence dans lequel s'était passée cette excursion de son enfance, que seul rompait le son de la chute de l'eau.

— D'où est-ce qu'elle vient ? avait demandé Ulises en montrant une cascade.

— L'eau ? avait dit M. Khan.

— Oui.

— Du mont Ávila. De là-haut, lui avait-il répondu.

Ulises avait observé l'énorme masse verte que le bras de M. Khan indiquait. Cette chaîne montagneuse qui protégeait la ville, lui tournant le dos, pareille à un géant endormi.

— Ça, ce n'est pas l'Ávila ?

— Non, Ulises. Ici, c'est le parc Los Chorros. L'Ávila est

là-bas derrière. Mais si tu remontes le courant, tu arrives à la montagne.

Cette première fois, Paulina gara la voiture devant une façade en brique avec un portail noir et le prévint :

— Tu n’as pas intérêt à aborder le sujet.

— Quel sujet ?

— Pourquoi on ne se parle pas lui et moi et tout ça. Il se mettrait à te gueuler dessus et te foutrait dehors. En fait, c’est possible qu’il le fasse de toute façon.

Quand elle redémarra et le laissa seul devant la sonnette de la porte, Ulises se sentit comme Chris O’Donnell sur le point d’entrer dans la cabane d’Al Pacino dans *Le Temps d’un week-end*. À la différence du personnage du film, ce n’était pas la cécité qui maintenait Martín isolé, mais un emphy-sème pulmonaire.

— Quatrième stade. Je suis foutu, lui dit son beau-père en guise de bienvenue.

Martín passait son temps à regarder des vieux films et à lire. Ses uniques passions de retraité étaient de s’occuper du jardin et de sortir promener les chiens. Il accompagnait chaque jour M. Segovia, son chauffeur et bras droit, pour la promenade de Michael, Sonny et Fredo. Deux bergers allemands et un chien errant qui offraient, selon lui, « un spectacle qu’il fallait voir ». Ils les conduisaient en camionnette jusqu’à un parc situé avant l’avenue Cota Mil où ils les lâchaient. Quelquefois, Martín descendait de voiture avec eux. D’autres fois, il préférait les observer assis dans le véhicule, suivant les allers et retours, les sauts, les aboiements, les grognements et les morsures, comme une course dans un hip-podrome atteint de folie. Martín revenait toujours heureux, comme s’il avait gagné ou perdu un pari contre lui-même.

Ce premier après-midi, ils discutèrent durant presque six

heures. Quand Paulina passa le chercher, la nuit était déjà tombée, elle n'en revenait pas. Elle voulait qu'il lui dise comment allait son père, de quoi ils avaient parlé, comment tout s'était déroulé.

Ulises essaya de lui faire un résumé, mais l'ensemble n'était pas clair. Il savait seulement que la soirée avait été magnifique.

— Et, au fait, ton père est vraiment beau, déclara Ulises. Je comprends maintenant de qui tu tiens ces yeux-là.

Ses traits s'adoucirent et, l'espace d'un instant, Ulises vit la petite Paulina réapparaître telle une noyée des profondeurs de son propre visage, pour, une seconde après, s'y enfoncer de nouveau.

— Je crois que c'est parce que moi aussi je suis orphelin, dit Ulises, presque comme une excuse.

— Vous avez parlé de ça ?

— Non.

— Les pauvres petits orphelins se reconnaissent entre eux ?

Ulises, après y avoir brièvement réfléchi, répondit :

— Oui. Je crois que oui.

Ils firent le reste du trajet en silence. Alors qu'ils pénétraient déjà dans l'appartement, Paulina lui dit :

— Excuse-moi.

— Ce n'est pas grave, assura Ulises.

— Vraiment, merci d'être allé le voir.

— Moi, j'ai été enchanté. Nous sommes convenus que je reviendrai la semaine prochaine.

— Ok.

— Mais si ça t'ennuie, je n'y vais pas.

— Pourquoi ça m'ennuierait ? Vas-y.

Et c'est ainsi qu'Ulises Kan devint l'ami de son beau-père, un homme si beau qu'il ressemblait à Alain Delon.

Le matin du jour décisif, Ulises rêva de Claudia Cardinale. L'actrice reproduisait la séquence qui l'avait rendue célèbre dans *Le Guépard*, quand le personnage interprété par Alain Delon la voit pour la première fois. Dans le rêve, Claudia Cardinale était aussi Nadine, et la scène ne se déroulait pas au palais Gangi, à Palerme, mais dans le centre culturel où Ulises animait ses ateliers d'analyse filmique. En réalité, ce centre se composait d'une librairie avec plusieurs salles à l'étage. Claudia, ou Nadine, tenait à la main un portable.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demandait Ulises.

— C'est toi qui m'as appelée, répondait-elle en lui montrant le téléphone. Il voyait l'objet que lui tendait cette femme corsetée dans une robe de l'époque garibaldienne, et il ne comprenait rien.

Ulises lut un message qu'il lui avait envoyé et qui disait seulement : « Viens. » Alors ils commençaient à faire l'amour.

Il se réveilla en pleurs avec une érection terrible. Il était presque neuf heures. Paulina était partie au bureau depuis un bon moment. Il sécha ses larmes et alla prendre une douche froide.

Tandis qu'il buvait son premier café, il se connecta sur Twitter et parcourut les nouvelles. Au cours de la nuit, sur l'avenue Francisco de Miranda, un étudiant avait été assassiné par les groupes paramilitaires. Avril venait à peine de commencer et le mois menaçait déjà de se terminer en apothéose comme une grenade mûre, lourde d'arilles baignant dans leur propre sang. Ulises s'attarda sur la photo de la mère du jeune homme, avec son visage couvert de larmes, mais il ne put penser qu'à celles de son propre réveil. Le rêve avait été interrompu à l'instant où ils faisaient l'amour. Était-ce pour ça qu'il avait pleuré ? C'était possible. Mais pour pleurer à cause de cette interruption, il aurait dû avoir un éclair de conscience et comprendre que tout n'était qu'un songe. L'étrange combinaison de la robe et du portable ? Le fait est que d'un côté du miroir, pour ainsi dire, se trouvait le corps de Nadine. De l'autre côté, son propre corps entre les draps de ce lit trop grand, et les larmes.

Dans un des essais d'*Enquêtes* de Borges, il commença à lire « La fleur de Coleridge » et perdit toute la matinée à sauter d'une page à l'autre du vieux tome vert de ses *Œuvres complètes*, comme un bourdon distrait se cognerait contre les contreforts d'une montagne. Vers midi, il ouvrit son carnet de notes et consigna un titre : « Le pénis de Coleridge ». Il se préparait à écrire la première chose qui se présenterait à son esprit quand il reçut un message de Paulina : « Je quitte le pays. Je n'en peux plus. »

Ulises observa son téléphone quelques instants. L'écran s'obscurcissait et il l'effleurait de nouveau pour s'assurer que le message était encore là.

« Viens », aurait-il aimé avoir écrit cette fois-là à Nadine, mais il ne l'avait pas fait.

Alors il répondit : « Ok. »

À quoi Paulina répliqua immédiatement : « Je veux partir seule, Ulises. Tu comprends ce que je veux te dire ? »

Ulises ne mit pas longtemps à écrire : « Je comprends, Paulina. On fera comme tu veux. On en parle ce soir. »

Il devait partir à la recherche de Nadine. Maintenant c'était clair. Mais s'il ne la trouvait pas ? Ou si elle ne réagissait pas ?

Cette fois-ci, ce fut Paulina qui eut besoin d'un certain temps pour répondre : « Merci. »

Comme ils n'étaient pas mariés depuis cinq ans, le quatrième anniversaire ayant eu lieu récemment, ils ne pouvaient pas divorcer sur-le-champ. Le plus simple, dit Paulina en rentrant du travail, c'était de signer une séparation de corps et de donner pouvoir à un avocat pour acter le divorce quand un an aurait passé.

— Comme l'appartement est à mon nom, je me charge des formalités de vente et des honoraires de l'avocat, c'est un ami de la famille. Toi, tu percevras dix pour cent, si tu es d'accord. Tu peux rester ici jusqu'à ce qu'on trouve un acquéreur. Tu peux même le faire visiter. Tu peux aussi garder la voiture, dit Paulina.

Ulises accepta. En échange, Paulina lui demanda seulement d'intercéder auprès de son père pour qu'elle le voie avant son départ.

Après cette conversation, Ulises rendit visite à Martín et, sans préambule, lui raconta l'affaire du divorce et du voyage de Paulina.

— Elle s'en va dans deux mois. Trois tout au plus. Elle m'a prié de vous parler pour que vous acceptiez de la recevoir avant qu'elle s'en aille.

— Non, dit le vieillard, et il augmenta le volume du téléviseur.

Ulises attendit quelques secondes et revint à la charge :

— Paulina va très mal, mentit-il.

— Écoute-moi bien, Ulises, dit tout à coup Martín en éteignant la télévision, je vais te le dire une fois pour que tu comprennes. L'appartement où vous avez vécu est à moi, pas à Paulina. Tu veux continuer à y vivre quand elle sera partie ?

Ulises sentit sa gorge se serrer.

— Tu veux, oui ou non ? insista Martín.

— Oui, dit-il enfin.

— Très bien. En ce qui me concerne, tu peux continuer à habiter là tout le temps que tu voudras. Mais si tu abordes encore avec moi le sujet Paulina, dès le lendemain tu te retrouveras à la rue. Compris ?

— Compris.

Ulises supposa qu'il devait s'en aller. Cependant, comme si rien ne s'était passé, Martín lui demanda :

— Tu as lu Elizabeth von Arnim ?

— Qui ça ?

— Elizabeth von Arnim.

— Non.

— Moi non plus, mais on m'a parlé d'elle une fois et je n'ai jamais oublié. C'était une écrivaine australienne, très célèbre en son temps. Vers la fin de sa vie, elle a écrit ses Mémoires et les a intitulés *Tous les chiens de ma vie*. Il paraît qu'elle ne raconte que ça. L'histoire de chacun des chiens qu'elle a eus. Elle ne parle ni des maris, ni des enfants, ni des amants. Uniquement de ses chiens. C'est magnifique, non ?

— Oui, dit Ulises.

— Allons dehors, il faut que je te montre le jardin, proposa Martín en se levant.

Ulises avait voulu voir le jardin depuis qu'il avait appris

que son beau-père en consacrait une partie à un cimetière pour chiens. Pendant tout ce temps, il n'avait vu de cette maison que le hall d'entrée, le grand escalier qui menait à l'étage, et cet espace où Martín le recevait. Il s'était perdu une seule fois, en sortant des toilettes situées sur le palier, et s'était retrouvé dans la bibliothèque. Une pièce haute de plafond, dont les murs étaient cachés derrière des étagères bourrées de livres. Et dans l'espace entre deux meubles, et entre le haut des étagères et le plafond, la plus grande collection qu'il ait jamais vue de portraits du Libertador Simón Bolívar.

Le jardin était immense. Il se prolongeait jusqu'au pied d'une montagne faisant partie du parc Los Chorros. Le jardin et le parc étaient séparés par un mince grillage métallique qui de loin ressemblait à une toile d'araignée.

— Ça ne vous fait pas peur ? dit Ulises en montrant le fond du jardin.

— Quoi donc ?

— Qu'on s'introduise par là. Ou qu'avec les pluies torrentielles tout un pan de montagne s'effondre.

Martín sourit.

— Quand Caracas s'effondrera, et elle va s'effondrer, la seule chose qui restera debout c'est ce pan de montagne. Et puis, dans le parc, il y a un poste de la Garde nationale qui patrouille tout le temps. Je me suis moi-même occupé de le faire installer, il y a des années, quand j'ai acheté la maison.

Le jardin était séparé en deux aires. L'une, très étendue, où Michael, Sonny et Fredo se promenaient en liberté, délimitée par un grillage interne avec une porte d'à peine un mètre de haut que les chiens respectaient avec une mystérieuse obéissance. Et l'autre partie, beaucoup plus modeste, cachée derrière une haie d'arbustes taillés de manière

irrégulière, avec sa petite porte d'accès, où reposaient les restes des chiens décédés au cours des dernières années.

Il y avait quatre tombes. C'était quatre petits carrés de terre aplanie, avec un galet et une modeste plaque en bois sur chacune. Les plaques portaient le nom des chiens et la date de leur mort.

— Ying-Ying, Chirú, Oreó et Chobi, énuméra Martín.

Son beau-père avait l'air apaisé.

— Quand est-ce que vous avez commencé ce cimetière ?

Martín poussa un soupir :

— Le jour où j'ai compris que, malgré toutes les évidences contraires, il était possible que Dieu existe bel et bien. Un jour, j'ai vu mes chiens et à travers mes chiens il m'a semblé voir Dieu et je l'ai su. Je m'en suis rendu compte très tard, malheureusement.

— Et votre épouse, qu'est-ce qu'elle disait ?

— Mon épouse ?

— La maman de Paulina. Qu'est-ce qu'elle disait du cimetière de chiens ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire, ce que pensait ou ne pensait pas la mère de Paulina ? Ça n'a rien à voir avec ce que je suis en train de te raconter.

— Excusez-moi. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça.

— Ou plutôt si, il y a un rapport, maintenant que j'y pense. Les curés du Moyen Âge avaient finalement raison. Les femmes sont le contraire des chiens, elles sont la preuve que le diable existe aussi.

— Vous pensez vraiment ça, Martín ?

— Bien sûr que je le pense. Regarde Paulina, par exemple.

— Paulina ?

— Tu ne t'es pas rendu compte, Ulisito ?

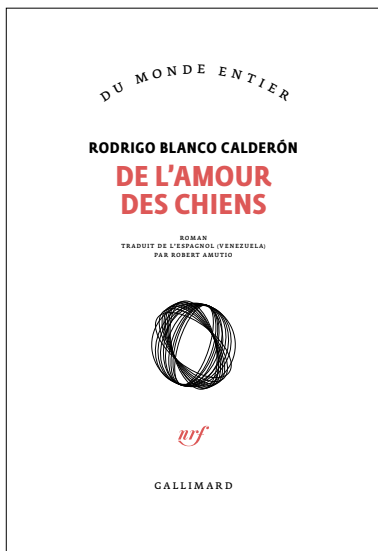
— De quoi ?

RODRIGO BLANCO CALDERÓN

DE L'AMOUR DES CHIENS

À l'ombre du mont Ávila et de son Hôtel Humboldt, Caracas, capitale du Venezuela, est, comme le pays tout entier, en proie à une profonde crise. La ville se vide de ses habitants et s'emplit de chiens abandonnés. C'est dans cette société menacée par la déshérence que le général Martín Ayala confie par testament à son beau-fils, le critique de cinéma Ulises Kan, la mission de mettre sur pied une fondation pour sauver les chiens errants. Or, c'est compter sans l'opposition farouche des enfants du vieux militaire, les jumeaux Paul et Paulina, dont les motivations ne sont, hélas, pas seulement financières. Elles laissent deviner les dessous d'une histoire familiale aussi conflictuelle que fascinante, et dans laquelle abondent les cadavres dans les placards — notamment celui d'un chien, détenteur d'un secret explosif.

*Rodrigo Blanco Calderón, né à Caracas en 1981, est l'une des figures émergentes de la littérature latino-américaine. Pour le roman *The Night* (Gallimard, 2016), il a obtenu le prix Rive Gauche à Paris en 2016 et le prix international Mario Vargas Llosa en 2019. Sa nouvelle « *Les fous de Paris* » a remporté le prix O. Henry en 2022 et a été incluse dans le volume *The Best Short Stories 2023* aux États-Unis. Il vit actuellement à Málaga.*



DE L'AMOUR DES CHIENS

Rodrigo Blanco Calderón

Cette édition électronique
du livre *De l'amour des chiens* de Rodrigo Blanco Calderón
a été réalisée le 22 janvier 2023 par Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072933493 - Numéro d'édition : 377432).
Code produit : U36947 - ISBN : 9782072933509.
Numéro d'édition : 377433.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office